



# **L'ENFANCE AU BOUT DES DOIGTS**

**TEXTES DES PARTICIPANTES  
À L'ATELIER D'ÉCRITURE  
MOI ÉCRIRE? POURQUOI PAS?**

**Animée par Jacqueline Mathieu**

**AUTOMNE 2022**

## **PRÉSENTATION**

Les textes du présent recueil sont le fruit de deux exercices de l'atelier d'écriture de l'automne 2022. Dans un premier temps il fut demandé aux participantes de raconter par écrit un souvenir d'enfance vécu avant l'âge de dix ans. Après l'étonnement et une certaine appréhension de ne pas se rappeler une époque déjà lointaine, elles se lancèrent dans l'aventure. Dans le deuxième cas, elles devaient dresser le portrait, autant physique que psychologique, de l'un de leurs géniteurs. Certaines choisirent celui-ci pour faire partie du recueil.

Quelque fut le choix, ces deux exercices s'inscrivent dans ce que l'on nomme plus globalement les « récits de vie » faisant appel aux souvenirs enfouis au plus profond de soi et que l'on croit à jamais oubliés. Suffit pourtant d'un mot,

d'une phrase ou d'une vieille photo pour qu'ils affleurent sur nos lèvres ou au bout de nos doigts. Si la mémoire les réorganise souvent à notre insu, ils font appel à la mémoire du cœur, celle à laquelle je vous invite à votre tour à redécouvrir.

Bonne lecture!

*Jacqueline Mathieu*

Animatrice de l'atelier d'écriture *Moi écrire?*  
*Pourquoi pas?*

## LES PETITS PAINS SUCRÉS

Du plus loin que je me souviens, j'avais environ neuf ans, je ressens la nostalgie des «petits pains sucrés» que me confectionnait ma chère grand-mère qu'on aimait appeler «Mama Léa». Dans une petite ville nommée Kénitra au Maroc, ces «petits pains sucrés» faisaient la joie des enfants dans les demeures marocaines. Ma grand-mère se levait à l'aube pour que je puisse déguster ces brioches avant d'aller à l'école. Je la revois devant son fourneau, toute fière de me voir heureuse, épanouie et prête à accomplir la petite marche me menant à l'école que j'aimais tant.

Aujourd'hui, lorsque je sens l'odeur des «petits pains sucrés» chez mon amie Rachel, le souvenir de ma grand-mère revient à ma mémoire et remplit mon cœur à la fois de bonheur et de tristesse. Ce

petit pain demeure pour moi, à ce jour, ma  
«madeleine de Proust».

L'image des enfants, cartables sur le dos, marchant  
vers l'école, me fait revivre les instants précieux  
d'une enfance douce et choyée!

*Gilda Elmaleh*

## **PORTRAIT DE MA MÈRE**

Ma mère, image d'une femme réservée, mince, à la limite maigre même après quatre grossesses rapprochées. Femme dévoué, infirmière de profession, elle semblait tout en douceur à son poste de travail. Jeune ado j'allais la chercher en compagnie de mon père, intriguée et touchée par ce milieu devenu un CHSLD.

Des femmes dans la jeune cinquantaine, frappées par des maladies incurables y vivaient à trois, à quatre dans des espaces minimalistes. Je revois ma mère déambuler de chambre en chambre en distribuant remèdes et réconfort. Elle pouvait laisser sortir de ces blagues dignes de réflexion.

Durant ces années de labeur, happée par la bousculade famille/travail, elle soulignait d'année

en année nos anniversaires en cuisinant nos mets préférés. Voyageuse, sportive et adoratrice de chacun de ses petits enfants comme si elle rattrapait le temps perdu au fil de sa vie toute en légèreté.

Je commençais à peine à connaître la femme derrière la mère. Frappée trop tôt par une maladie dévastatrice, j'ai pu l'accompagner jusqu'à son dernier souffle.

*Ruth Rochette*

## LE JOUR DE L'AN

L'odeur de la dinde, que dis-je, des deux dindes cuisant depuis tôt le matin. La préparation de la grande table en L partant de la cuisine pour se rendre au salon. Les chaudrons sur le poêle. La crème glacée maison que ma mère s'évertue à brasser.

Stressée, fébrile, elle passe du poêle à la table. Un va et vient constant pour ne pas dire une course folle. Experte de cette valse entre surveiller les chaudrons, dresser la table et contrôler les enfants qui bougent tout autour.

Mon père s'occupe de dépecer les dindes. Mes frères et sœurs arrivent avec leurs conjoints et leurs enfants. La foule s'agrandit. Les femmes occupent la cuisine, les hommes le salon et les

enfants la chambre. Le repas est prêt. Les couples s'assoient autour de la table tandis que le bout est réservé aux enfants.

Je suis gourmande. De la soupe au dessert, je mange avec appétit. Repas simple mais succulent. Le repas terminé, lavage de vaisselle entrecoupé d'une bataille de p'tits pains. Les tables sont démontées et la danse peut commencer.

À la cuisine les danseurs. Dans la chambre, les joueurs de cartes et au salon les plus vieux discutent. La tradition veut que mon oncle Joseph pousse sa chanson ancienne «Nicolas, demain ma fête» accompagnée de sa gigue et de ma mère jouant un extrait au piano. Mon beau-frère Marcel remplacera par la suite mon oncle en chantant «Mexico» de Luis Mariano. Les blagues, les rires, la musique, tout le monde s'amuse.

À l'adolescence, je m'occupe des enfants de mes sœurs pendant qu'elles dansent. Enfin j'ai moi-même un bébé dans les bras qui participera plus tard au Jour de l'An avec ses cousins et cousines. Au cours des ans, la jeune génération supplantera la plus ancienne.

Le repas traditionnel de mon enfance a fait place au buffet chez l'une de mes sœurs et au restaurant depuis.

*Micheline Desmarteaux*

## PADRE DE MON COEUR

Mon père, pas plus haut que trois pommes, caché derrière les supports à vêtements avec son chapeau panama et son cigare en coin à l'air d'un clown. Sa tête chauve telle une patinoire fait reluire son crâne. Rempli d'amour, il a hanté mon enfance. Avec son style «mafioso», on le confondait avec Eddy Chritchman, coach et manager de la lutte sportive.

Vendeur de vêtements d'un grand magasin général, il chantait en négociant créant l'ambiance d'un film des Laurel et Hardy. Tout un art de vendre en chantant! Il a su combiner les deux aspects, rire et faire rire tout en étant un excellent vendeur.

Cher père, comme je t'aime!

Son seul défaut fut d'être trop bon pour bien défendre son territoire. Mais il est et restera toujours le «padre» de mon cœur.

*Sonia Beshro*

## **PEINE ET COMPASSION, JUGEMENT ET PEINE**

Été 1954, Québec, paroisse Saint-Dominique, rue Aberdeen. J'ai 4 ans. Nous jouons innocemment sur le trottoir, mes sœurs, quelques voisines et moi. En fin de soirée, j'aurai expérimenté la compassion et aussi le jugement. Mais pour le moment, le jeu prend toute la place. Soudainement, un bruit strident, celui d'une ambulance emplît la rue pour se terminer devant nous. Des brancardiers pénètrent chez nos voisins pour en ressortir presque aussitôt chargés de mon faux et seul grand-père, monsieur Savard, le chanteur de chansons, le raconteur d'histoires, le garde-secrets, mon essentiel d'à côté.

Étendu sur son grabat, monsieur Savard me regarde de ses doux yeux bleus, me sourit à travers sa moustache blanche, me salue de ses vieux doigts roses. Un courant passe, je m'empresse de

lui répondre sans mots : un regard, un beau grand sourire, un salut de la main, les yeux embués de peine tout de même.

L'histoire aurait pu s'arrêter là dans toute sa belle humanité, dans la compassion. Non, autour de moi, des « vautourettes » hargneuses me tombent dessus : on ne rit pas devant un mourant. C'est méchant, tu es méchante. La compassion m'aura valu le jugement, l'exclusion comme autre type de peine.

*Alice Dionne*

## **SOUVENIR D'ENFANCE**

Naissance à Cornwall Ontario, ville franco-ontarienne de 50,000 habitants à quarante minutes de la frontière américaine. Je viens d'une famille modeste de quatre enfants dont trois filles. Je suis celle du milieu et la plus téméraire.

Maman est mère au foyer. Cordon bleu innée, elle déborde d'imagination avec ses plats diversifiés pour les années cinquante. Papa, artiste né, fabrique des meubles pour une clientèle ciblée. Il passe beaucoup de temps dans son atelier.

Dans notre grande maison, le salon est la pièce marquante puisqu'elle contient un piano, une guitare et un violon. Dès l'âge de six ans, je commence à pianoter et à chanter afin d'accompagner papa au violon et à la guitare.

Comme sport hivernal, je m'initie au patinage artistique en solo et je me casse souvent la gueule au désespoir de mes parents.

Mon enfance fut remplie de réunions de famille et d'amies chères. Mais c'est surtout le dévouement, l'amour et la joie de vivre de mes parents qui jaillit encore aujourd'hui sur moi.

*Ginette Chevrier*

## **LA SURPRISE**

Depuis peu nous habitons une maison isolée près de Sidi Chami, petit village algérien. J'étais âgée de sept ans et pour aller à l'école je devais marcher trois longs kilomètres. Je trouvais cela bien pénible.

Un jour mon père est arrivé avec un grand sourire dans ses yeux bleus.

-Simone j'ai une grande surprise pour toi!

Je restai ébahie d'étonnement. Ce n'était ni Noël ni mon anniversaire!

Devant la maison stationnait la camionnette de mon oncle. Le cadeau devait être de taille pour nécessiter une voiture de cette importance!. Après l'émotion de l'attente ce fut l'immense joie. De la

benne de la camionnette mon père retira et leva bien haut vers le ciel son somptueux présent : une petite bicyclette bleue.

Bien sûr elle n'était pas toute neuve. Son revêtement coloré s'ornait de quelques touches de rouille par-ci et de quelques éraflures par-là. Mais mon père allait bientôt lui redonner une belle apparence. Sur le moment je ne voyais pas son côté défraîchi. Je la trouvais merveilleuse. Je n'arrivais pas à me remettre de mon émotion. Je répétais sans cesse :

-C'est vrai! Elle est à moi! Rien qu'à moi!  
Uniquement pour entendre mon père dire :

-Oui à toi! Rien qu'à toi toute seule!

Les jours qui suivirent furent moins réjouissants. L'apprentissage de la conduite du vélo s'imposait. Mon frère et ma sœur se relayaient pour

m'apprendre à domestiquer l'engin. Lorsque mon guide épuisé me lâchait espérant que le miracle se soit accompli, le guidon se mettait à ruer. J'avais l'impression d'avoir les cornes d'un taureau sauvage entre les mains. Je zigzaguais à mon grand désarroi. Je posais vite les pieds au sol et m'affalais quelquefois.

-Roule droit enfin! Roule droit! Hurlait mon frère accouru pour me sortir du fossé.

Enfin un jour, ravie malgré mes genoux couronnés, j'ai pu au grand soulagement de la fratrie dompter ma monture.

À la rentrée, bien fière sur ma petite bicyclette bleue, j'ai pu me présenter, comme une grande, à l'école devant mes camarades étonnées.

*Simone Cassan*

